



## Ketchikan, début de l'été 2005

Dans la vaste contrée qu'est l'Alaska, nous avons marché, roulé, flotté et volé. Depuis Anchorage, ou nos nouvelles vous ont laissés, la route fut... ensoleillée, tournoyante, impatiente et parfois même ennuyante. Il a fallu tendre le

Indiens Tlingit vivent sur cette cote depuis des millénaires, nourris par une terre bienfaitrice. La pluviosité y bat tous les records, donnant vie à une forêt luxuriante de cèdres rouges et jaunes, de sapins, de thuyas et d'aulnes. Et à chaque

Salut, met à notre disposition pour les jours à venir, un tour du propriétaire s'impose. La pluie s'est remise à tomber, et comme par miracle, la vie autour de nous n'en est en rien changée. Ni parapluies ni capuches à l'horizon, l'eau vient du ciel comme la nourriture vient de la terre, et il n'y aucune raison de la rejeter. Et puis, un battement de cils, et les nuages soufflés vers d'autres lieux font déjà partis du passé. Prudents dans ce premier contact avec la culture Tlingit, nous ne faisons que l'effleurer. Le temps d'observer nos premiers totems et de nous interroger.



We we hee ya he.

Poussés par le vent du nord, nous quittons le petit village sans même avoir vu d'ours, mais le chant des lions de mer au creux de l'oreille. Cette fois-ci, les courants nous poussent vers le sud-ouest, dans la petite ville de Sitka, du Tlingit Sheet'ka. Face à l'Océan, Sitka se tient éloignée de la voie empruntée par les énormes bateaux de croisières qui parcourent Inside Passage de long en large. Certains jours, il arrive tout de même jusqu'à quatre de ces mastodontes flottants, débarquant plus de 10000 visiteurs dans la petite cite de 8000 habitants à peine. Mais ce début de saison laisse un peu de répit aux locaux qui n'ont besoin de se retrancher dans leur cachette qu'une à deux fois par semaine. Nous ne saurons d'ailleurs jamais où se trouve celle d'Herman, ce vieil homme à qui nous téléphonons dès notre arrivée. Enthousiaste à l'idée de parta-

pouce plus d'une fois pour avancer vers l'intérieur des terres, quitter la mer et sa clémence pour goûter aux moustiques et à leur voracité. Dans une voiture de luxe ou à l'arrière d'un pick-up, les cheveux et les pensées au vent, traverser le pays en stop fut d'une incroyable facilité (la plupart du temps), et d'une richesse insoupçonnée. Un matin, au sortir de la tente, nous étions à l'orée d'Inside Passage, au sud-est de l'Alaska, à l'aube de nouvelles découvertes. A partir de là, plus de routes, seulement de l'eau salée avec, au milieu, des dizaines d'îles. Le bateau est depuis notre seul moyen de transport, nous emmenant vers un autre monde, au cœur d'une tradition et d'un peuple. Les

cime son aigle ou son corbeau...

Après quelques jours à Juneau, petite ville capitale de l'état, il s'est révélé de bon augure de s'éloigner un peu de la « civilisation ». A chercher le lieu le plus isolé sur la carte de la région, notre doigt s'est arrêté sur Angoon. Sur le ferry, on s'étonne de notre choix. Angoon n'est-il pas le seul village d'Admiralty Island, l'île dont la population d'ours bruns est dix fois supérieure à celle des hommes ? Espérons juste que nous n'ayons pas à y camper. Deux visiteurs blancs dans un village indien de 1000 habitants, cela se remarque. Après avoir découvert la petite chambre que Andrew, pasteur de l'Armée du

Amériques : du nord au sud



**Baiser d'un corbeau à un ours**

*Que l'on soit corbeau, et l'on épousera un aigle. Que l'on soit aigle et l'on épousera un corbeau.*

ger le savoir qu'il possède de sa propre culture, il accepte sans hésiter de nous rencontrer à l'ombre du totem de Totem Square. Il existe deux catégories de personnes dans la culture Tlingit: les Corbeaux et les Aigles. Que l'on soit Corbeau, et l'on épousera un Aigle. Que l'on soit Aigle, et l'on épousera un Corbeau. Au sein de ces deux grandes « moitiés » (terme original « moity » venant du français) se répartissent des clans qui, chacun, utilisent un emblème tiré de la nature pour se caractériser. En naissant, les enfants intègrent le clan de leur mère. Chaque Tlingit porte en lui les gènes corbeau et les gènes aigle. Plus qu'un simple moyen d'éviter la consanguinité, cette règle est à la base de la société : le Tlingit est le maillon d'une lignée, et donc d'une communauté d'êtres au sein de laquelle l'entraide et le respect est la loi. Les possessions ou les manques sont l'affaire de tous... ou de personne.

Herman est corbeau, du clan Kayaash ka hit dont l'emblème est le saumon coho. Guide (et non chef) de son clan, il arrive à l'âge où il lui faut passer la main. Ses enfants n'étant pas Kayaash ka hit, c'est à l'un de ses neveux, fils d'une de ses sœurs et appartenant ainsi au même clan que lui, qu'il transmet son savoir de guide. Traditionnellement, c'était l'oncle maternel du jeune garçon Tlingit qui faisait son éducation puisque le père de celui-ci appartenait à la moitié

oppose. Quand aux jeunes filles, c'était leur mère et leurs tantes maternelles qui avaient pour tâche de les élever. Au premier abord, les relations familiales semblent plus complexes que notre classique schéma parents-enfants. Dans la société Tlingit, ces liens familiaux sont très précis et mis en valeur par un vocabulaire bien défini : « son père » se dira « du eesh » ; « sa tante » paternelle se dira « du aat » ; « son oncle paternel » se dira « du sani » ; « son oncle maternel » se dira « du kaak » ; « sa tante maternelle » se dira « du tlaak'w », ...

Plus de 250 ans après le premier contact avec les occidentaux, la culture Tlingit a beaucoup évolué, s'adaptant aux nouveautés et aux contraintes. Traditionnellement, se présenter impliquait plusieurs minutes d'explication au cours de laquelle le Tlingit donnait son ou ses noms, le clan de sa lignée maternelle puis paternelle, son lieu de naissance, etc. Car pour les Tlingit, nous sommes nos ancêtres. Aujourd'hui, notre rencontre avec Herman se fait très simplement et de la façon la plus classique qui soit. Et ce n'est qu'après quelques questions de notre part que nous apprenons le nom de son clan ainsi que son premier nom Tlingit. En nous parlant des siens, il s'enthousiasme que des étrangers s'intéressent à son savoir lui qui, comme tout Tlingit, fait preuve d'une grande modestie. Et après quelques heures seulement en notre compagnie, il nous fait l'honneur de nous accueillir dans la maison communautaire de son clan, la seule et unique encore sur pied à Sitka, toutes les autres ayant disparues avec les temps, les intempéries et les interdictions. Et plus encore, Herman tient à nous montrer les at.uu de son clan, c'est-à-dire les objets rituels, propriétés de son clan. En tant que guide, il n'en est que le gardien, et non le détenteur. Ainsi, un après-midi, nous pénétrons dans la grande maison de bois située rue Katlian, maison dans laquelle son neveu et futur

guide des Kayaash ka hit s'est installé avec sa famille. D'une boîte en bois, Herman tire un chapeau de cérémonie à l'image du saumon coho vieux de plus de trois cents ans. Il déplie devant nos yeux la couverture rouge et noire bordée de boutons blanc nacre qu'il porte en cape lors des cérémonies, résultat des années de commerce entre les Indiens de la cote et la Compagnie de la Baie d'Hudson. La femme de son neveu, passée maître dans l'art des perles, a également installé son petit atelier dans cette grande maison. Pour son fils aîné, à qui elle a transmis l'héritage de son clan, elle a confectionné une cape de danse et y a cousu son emblème, celui du loup, à l'aide de minuscules perles, une tâche qui lui a demandé plus de six mois de travail. Il y a bien longtemps, les maisons communautaires comme celle-ci peuplaient les cotes. C'était dans ces grandes demeures de bois que vivaient les membres d'une même famille. Cependant facile à démontées, elles suivaient les hommes vers les différents camps d'été et d'hiver. Mais la vie en communauté telle qu'elle existait avant le contact ne plaisait guère aux missionnaires chrétiens venus s'installer en Alaska après le rachat du territoire aux Russes par les Américains en 1867. Alors on construisit des maisons individuelles où l'on obligea les Tlingit à vivre, leur imposant un mode de vie où leur langue et leur passé n'avait plus aucune place. Il y a une trentaine d'années, on a pris conscience que l'avenir s'obscurcissait dramatiquement sans un passé pour lui ouvrir la voie. Aujourd'hui, on essaye de se souvenir des gestes traditionnels et de la langue, en grande partie oubliée. La génération d'Herman a été élevée dans la langue Tlingit, mais nullement celle de ses enfants. Parler cette langue était interdit à l'école d'une part, et d'autre part entraînait le mépris des Blancs. On réussit ainsi à convaincre les Tlingit que leur seule chance de trouver travail et paix dans la société moderne demandait le sacrifice de leur

propre culture. D'un commun accord, les Tlingit décidèrent de ne jamais éduquer leurs enfants dans leur propre langue, créant une génération élevée dans la frustration et la honte.

Un soir, alors que nous marchons sur la plage d'un pas las, nous rencontrons Martin, un vieil homme au regard malicieux et plein de bonté. Il s'entraîne à lancer des pierres à l'aide de sa fronde, objet indispensable au chasseur. Bientôt, explique-t-il, et comme chaque été, il apprendra aux jeunes enfants à se servir d'un tel trésor. Et par le jeu du hasard, nous nous retrouvons embarqués sur le petit bateau à moteur de Roby et John, en partance pour Dog Point Fish Camp. Là-bas, à quelques kilomètres de la ville, se trouve la terre de la famille de John sur laquelle lui et sa femme ont construit une grande maison. Chaque année depuis plus de 15 ans, ils y accueillent des enfants de tout âge afin de leur apprendre les valeurs et les gestes traditionnels. Pour cela, ils invitent les anciens de Sitka à partager leur savoir avec la nouvelle génération, renouant ainsi un lien brisé depuis bien longtemps. Dans la société Tlingit, ni les enfants ni les personnes âgées ne sont mis à l'écart, chacun ayant sa place et jouant un rôle primordial dans la sauvegarde et la transmission de la culture. Non seulement l'interdépendance entre les êtres est reconnue, mais elle est cultivée. Ainsi, autour du feu de Dog Point, une micro société Tlingit se reconstitue au fil de jours. Martin, qui nous a rejoint, enseigne aux enfants à imiter les chants des oiseaux ou les prépare à la chasse au daim et au phoque. Franklin raconte des histoires qui lui ont été enseignées par son propre grand-père. Venus aider en bénévoles, comme tous les adultes présents au camp, nous apprenons aussi chaque jour un peu plus de la culture. Autour de Roby et John, les enfants apprennent à se nourrir avec ce que leur apporte la nature, autant dire beaucoup. La forêt et la

mer ont toujours été une source quasi inépuisable de nourriture, faisant de l'alimentation Tlingit l'une des plus saines au monde. Promenons-nous sur la plage, en amont de l'estran, et cueillons la salicorne et toute une collection de

sait plus que la plupart de ses contemporains sur la culture Tlingit. Quand nous parvenons à nous échapper quelques minutes, nous nous retrouvons, nos tambours respectifs à la main, et chantons. Roby a également beaucoup à



**Mont Top.**

plantes que nous mangerons en salade. A quelques pas de nous, à marée basse, creusons dans la boue pour dénicher des palourdes. Et dans l'eau peu profonde, il suffit de tendre la main pour récolter des algues noires qui, séchées au soleil, constituent le « pop corn » indien. Un peu plus au large, on pêche le flétan, le poisson des roches et toutes sortes de saumons, on chasse le phoque et le lion de mer. La forêt offre daims et ours. Quand à la montagne, elle abrite les majestueuses chèvres des montagnes, dont la viande et la laine sont très prisées. Ce n'est qu'en réalisant tout ce que la nature offre à l'homme que nous apprendrons ou réapprendrons à la respecter. Non seulement elle nourrit les hommes, mais elle les habille et leur fournit tout ce dont ils ont besoin pour s'exprimer. J'en ai fait l'expérience en fabriquant un tambour avec la peau d'un daim et le bois d'un sapin, qui par la suite est devenu mon tambour quand j'ai pu y jouer les chants traditionnels que Kassy m'a appris. Kassy est la fille de Roby et John. Du haut de ses seize ans, elle en

enseigner. Née dans une famille blanche dans le nord de l'Alaska, elle a été adoptée par le clan de son beau-père avant de se marier avec le fils de celui-ci. Kaagwaantaan depuis lors, de la moitié des aigles, elle a appris la langue en écoutant et en parlant avec les anciens, et a fini par devenir professeur de Tlingit au lycée de Sitka. Elle nous apprend chaque jour de nouveaux mots, rendant les sons si étranges d'un premier abord, presque familiers. A Dog Point, il semble que le vent qui nous pousse habituellement plus loin se soit calmé. Les jours passent. Un matin pourtant, après que les enfants sont repartis vers la « civilisation », le souffle reprend de la vigueur. Après trois semaines sur l'île, nous remontons dans le ferry et nous laissons porter jusqu'à Ketchikan.

Au sud d'Inside Passage, la ville nous offre un havre de tranquillité en la maison accueillante de nos amis Maggie et Gary, cachée au milieu des bois. La cite, confinée sur une étroite bande de terre sur la cote ouest de l'île, est envahie de voitures, de bateaux de croisières

*Dans la société Tlingit, ni les enfants ni les personnes âgées ne sont mises à l'écart.*

et de touristes une bonne partie de la journée. La ou nous sommes, préserve des bruits de la ville, nous entendons seulement les moteurs d'hydravions qui parcourent le ciel à la recherche de liberté et d'espace vierges. Grâce à Ernie, nous avons, nous aussi, la chance de goûter à la beauté vue du ciel. Misty Fiord et ses lacs d'un noir profond, ses cascades à n'en plus finir et ses montagnes encore ponctuées de neige... Le mal de l'air en est soufflé !

En face de Ketchikan s'étend l'île du Prince de Galles. Troisième île des Etats Unis par ses dimensions. Couverte de routes depuis que les compagnies de déboisement y ont mis les pieds. Et pourtant isolée. C'est sur cette île que les restes humains les plus anciens du continent nord-américain ont été découverts dans une grotte en 1996. Ils prouvent ainsi qu'il y a 10000 ans vivait la un homme dont le mode de vie était parfaitement adapté au milieu maritime, remettant en cause la théorie selon laquelle les premiers hommes, venus d'Asie pas le détroit de Bering, auraient eu accès au sud du continent par un couloir libre de glace se trouvant à l'intérieur des terres. Au contraire, les spécialistes pensent désormais que ces hommes, probablement les ancêtres des Tlingit, auraient suivis la cote, elle aussi libre de glace à cette époque.

Au débarquement du ferry, à peine le temps de tendre le pouce. Nous voilà dans la voiture d'inconnus en partance pour l'ouest de l'île.

**Julie BAUDIN  
et David DUCOIN**



[www.tribuducoin.com](http://www.tribuducoin.com)

Hasard ou coïncidence, Klawock, le village où nous décidons de passer notre première nuit, sera celui où nous resterons plus de dix jours. Juste en face de notre camping, au pied de la maison communautaire du clan Gaanaxadi, Jon, grand artiste Tlingit pourtant si modeste, commence à sculpter le dernier totem d'une série de sept sur lesquels il travaille depuis plus de trois ans. Ces totems sont les répliques de sept des totems du parc de Klawock qui, vieux de plus de quarante ans, abîmés par les intempéries, sont sur le point de s'effondrer. Dans la tradition, le totem, érigé en mémoire d'une personne ou dans le but de raconter l'histoire d'un clan, illustre parfaitement le cycle de la vie. Après son existence d'arbre, il renaît sous la main de l'homme, vit une deuxième vie puis meurt lorsque le bois ne résiste plus au temps, et retourne ainsi à la terre. Mais les totems font partie du patrimoine que les Tlingit veulent conserver. Faute de pouvoir les protéger des intempéries, on les reproduit afin de les remplacer quand leur vie touche à sa fin. En compagnie de Jon, qui nous accueille dans son atelier à bras ouverts, ma curiosité pour le travail du bois semble transparaître dans mes yeux. Notre ami me tend un morceau d'aune et un couteau. A moi de jouer. Mon œuvre sera une cuillère. Nous passons ainsi des heures studieuses et agréables auprès de Jon et de ses deux apprentis, rencontrant une grande partie du village au fil des visites d'amis et de voisins. L'art emplir l'air de réserve et de spiritualité. Au détour d'une rencontre, nous sommes invités par Ron à découvrir les œuvres de sa femme Suzi, grande tisseuse parmi les grandes. Revenue sur

sa terre d'origine après en avoir été exilée par les missionnaires pendant les vingt premières années de sa vie, Suzi a su écouter la voix de ses ancêtres qui l'on finalement ramenée jusqu'ici. Depuis qu'elle a douze ans, son rêve est de



**En tête à tête avec les esprits**

tisser une robe Chilkat, vêtement de cérémonie sacré qui, revêtu par le danseur, ouvre une porte sur le monde des esprits. Pour entreprendre un tel travail, il faut avoir le cœur pur, le geste pur et l'esprit pur. Pour cela, Suzi a combattu les démons du passé et les combat toujours, espérant être prête un jour pour commencer ce long travail qui lui demandera plus d'un an de sa vie. Suzi est très attentive à la tradition. Parfois peut être trop à son goût. Pourquoi se retourner autant sur ce qui a été ? s'interroge-t-elle. Pour comprendre qui l'on est, n'a-t-on pas besoin de ce passé ? Pourtant, lorsqu'elle se plonge dans l'avenir, elle n'y voit que chaos et désillusion. La culture Tlingit évolue et ne redeviendra jamais ce qu'elle a été. Avec la quasi disparition de la langue, la majeure partie de la tradition orale est perdue à jamais. Le retour en arrière est impossible. Et pourtant, dans

ce que Suzi voit comme une fatalité, je vois une lueur d'espoir. Suzi, Ron, Jon, Kassy, Martin, Herman et tous ceux que nous avons rencontrés ces derniers mois ont une chose à nous apprendre qui pourra peut-être sauver l'humanité : la conscience d'appartenir à une terre nourricière, bonne et puissante, et à un passé qui a donné naissance à notre présent. Sans cette conscience, nous sommes des êtres sans racines et errants dans l'espace comme dans le temps, dénués de respect pour la vie qui nous entoure. « Il est temps que les hommes trouvent enfin la terre natale de leur âme afin que leur âme trouve la paix ». A nos amis et maîtres Tlingit, Gunalcheesh.

Nous tenons à remercier vivement Sylvan pour la traduction ; tous les automobilistes grâce auxquels nous sommes ici aujourd'hui ; Pierre Fournier, ses chiens et sa cabane du Yukon ; Michael et Matha qui nous ont fait découvrir les joies de la chasse à l'or ; Donald Gregory de Sealaska pour ses précieux contacts ; Peter Jack ; Andrew et Christina Harris pour leur accueil ; Herman Davis pour son savoir et sa gentillesse ; Roby et John Littlefield pour nous avoir accueillis à Dog Point ; Kassy pour son enseignement et sa patience ; Vanessa pour m'avoir appris à fabriquer un tambour traditionnel ; Jason et son bateau ; Martin Strand et sa fronde ; Tommy Joseph pour son talent ; Terry pour sa patience ; Paul ; Maggie, Gary, Jesse et Mary Freitag pour leur merveilleux accueil ; Ernie Meloche et son hydravion ; Jon Rowan pour son travail et son enseignement ; Terry Fifield l'archéologue ; Ron et Suzi Williams pour tout ; Warren Peele et tous les autres...

[ameriquenordsud@netcourrier.com](mailto:ameriquenordsud@netcourrier.com)  
[davidducoin@netcourrier.com](mailto:davidducoin@netcourrier.com)  
[baudinjulie@hotmail.com](mailto:baudinjulie@hotmail.com)